

## Guitry et Feydeau au Théâtre français de Toronto

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 131, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

O'Neill-Karch, M. (2006). Compte rendu de [Guitry et Feydeau au Théâtre français de Toronto]. *Liaison*, (131), 44–44.

# Guitry et Feydeau au Théâtre français de Toronto

MARIEL O'NEILL-KARCH

EN NOVEMBRE DERNIER, le public torontois a été ravi d'être accueilli par un aboyeur, qui invitait le public à assister au spectacle. David Danzon incarnait à merveille cet automate grandeur nature, qui répétait son boniment et posait des gestes mécaniques chaque fois qu'un spectateur (et ils ont été nombreux à le faire) insérait une pièce de 25 cents dans la fente prévue. C'est dire que la soirée a commencé dans la joie, sous le signe de l'artifice propre au théâtre.

David Danzon, co-fondateur de la troupe de danse CORPUS, signe la mise en scène de trois petites pièces comiques qui font oublier, le temps d'une soirée, la misère ambiante: *Feu la mère de Madame* du grand vaudevilliste, Georges Feydeau (1862-1921) et, du savoureux Sacha Guitry (1885-1957), *Une paire de gifles* et *Une lettre bien tapée*.

Lorsque les petits rideaux rouges se sont refermés pour la dernière fois sur l'automate, les grands rideaux se sont ouverts pour révéler une danse figurée et concertée, exécutée par plusieurs personnages tenant chacun un balai, suggérant, par leurs pas et leur posture, que nous serons témoins d'intrigues domestiques.

Dans *Une paire de gifles* (1939), un jeune homme fait une cour assidue et plutôt indiscreète à la maîtresse de maison, qui lui résiste. Poussé à bout, le jeune homme gifle la dame. Le mari entend le bruit de la salle voisine, accourt et reproche à sa femme d'avoir giflé son ami! Le jeune homme, heureux de ne pas avoir été pris en faute, exige réparation. Le mari se dérobe et propose qu'à titre de compensation, le jeune homme gifle sa femme! Comme dans toutes les pièces de ce genre, tout finira par s'arranger, mais pas de la façon que l'on pense. Quel plaisir de retrouver, dans le rôle du mari, René Lemieux, qu'on n'avait pas vu depuis longtemps au Tft, et Manuel Verreydt, l'amant, qu'on a pu voir récemment dans *Requiem pour un trompettiste* de Claude Guilmain. Pour moi, la véritable découverte a été Stéphanie Broschart, absolument pétillante dans les trois rôles qu'elle a tenus au cours de la soirée.

Nous l'avons retrouvée dans *Feu la mère de Madame* (1908), où elle a joué Annette, la truculente bonne alsacienne à l'accent délicieux, qui aurait bien aimé rester dans son lit plutôt que d'assister à la querelle de ses employeurs. Monsieur (René Lemieux), déguisé en Louis XIV, rentre plutôt éméché après s'être amusé follement au cours d'un bal qui

semble avoir été assez coquin. Madame (Karen Racicot) en a assez d'être l'épouse délaissée et se lance dans les récriminations. Cela s'envenime lorsque Monsieur, qui s'en est mis plein les yeux lors du bal, compare la poitrine de Madame à un portemanteau. Coup de théâtre lorsqu'un domestique vient annoncer au couple la mort de la mère de Madame. Sous ses dehors burlesques, il s'agit d'une farce assez cruelle, associée à l'implacable mécanique comique qui révèle un de ces ménages mal accordés dont Feydeau a fait sa spécialité. Il n'est pas sans intérêt de savoir qu'au moment où Feydeau écrivait cette farce, assaisonnée de toutes les vicissitudes du quotidien, il se préparait lui-même à divorcer.

On revient à Guitry pour la dernière tranche du spectacle. *Une lettre bien tapée* (1939) met en scène un commis-voyageur et la dactylo de l'hôtel, qu'il embauche pour lui dicter une lettre. Au cours de cette opération, chacun trouve à sa manière le moyen d'assouvir son désir. Stéphanie Broschart est délicieuse, expressive et fort drôle dans le rôle de la jeune secrétaire mi-tarte mi-rusée. Dans cette petite farce, le misogyne légendaire Guitry jette un clin d'œil un peu aigre sur les stratégies de séduction ainsi que sur le pouvoir de l'argent.

Le Théâtre français de Toronto, dans ce spectacle intitulé «Jeux d'amour et de folie», a pris l'heureuse initiative de réunir deux grands maîtres du théâtre comique. David Danzon explique pourquoi: «Ce théâtre me plaît car il était proche de son public. À l'entrée, il y a encore l'aboyeur pour amener les clients [...]. Ici, pas d'élitisme. C'est cet esprit généreux [...]

que j'ai voulu célébrer dans cette production.»

Le soir de la première, les spectateurs s'y sont prêtés à cœur joie et ont traduit leur plaisir jubilatoire, irrépressible en un énorme vote de confiance. En sortant de la salle, suivant la coutume du Tft, on demande aux membres du public de juger de la valeur de la production en plaçant un jeton dans la case de leur choix. Tous ceux que j'ai vus faire ont choisi «j'ai adoré». On ne peut pas demander mieux. ■

*Mariel O'Neill-Karch est professeure à l'Université de Toronto, auteure de Théâtre franco-ontarien, espaces ludiques, ainsi que d'éditions critiques et d'articles portant sur la littérature franco-ontarienne.*

